

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest



Le retournement de la machine

Laurent POLIQUIN

Volume 30, Number 2, 2018

Au coeur de la francophonie de l'Ouest canadien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1052472ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1052472ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Poliquin, L. (2018). Le retournement de la machine. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 30(2), 447–452. <https://doi.org/10.7202/1052472ar>

Le retournement de la machine

Laurent POLIQUIN

«La loi ne naît pas de la nature, auprès des sources que fréquentent les premiers bergers; la loi naît des batailles réelles, des victoires, des massacres, des conquêtes qui ont leur date et leur héros d'horreur; la loi naît des villes incendiées, des terres ravagées; elle naît avec les fameux innocents qui agonisent dans le jour qui se lève.

Mais cela ne veut pas dire que la société, la loi et l'État soient comme l'armistice dans ces guerres, ou la sanction définitive des victoires. La loi n'est pas pacification, car sous la loi, la guerre continue à faire rage à l'intérieur de tous les mécanismes de pouvoir, même les plus réguliers. C'est la guerre qui est le moteur des institutions et de l'ordre: la paix, dans le moindre de ses rouages, fait sourdement la guerre.»

Michel Foucault

«Il faut défendre la société», *Cours au Collège de France*, 21 janvier 1976
Éditions du Seuil/Gallimard, collection Hautes Études, 1997

Je viens de faire disparaître leur adresse. Un copier-coller facile à faire. Pour y rajouter des mots et ultimement une histoire. Mon histoire. On se serait cru dans un film d'espionnage. Alors que j'ai agi par instinct. J'ai voulu mettre à jour mon dossier. Leur remettre la plus récente version de ma vérification criminelle, soit le fameux document indispensable au service de ressources humaines, surtout quand on est prof. Sans oublier le rapport concernant l'abus d'enfant. Je me suis donc pointé au bureau du conseil scolaire. D'abord à la réception, qui me redirige ensuite au bureau des ressources humaines, qui me redirige dans un autre bâtiment sécurisé. Alors que la secrétaire interprète mes paroles comme étant celle d'une employée, elle n'hésite pas à me donner le code d'accès: 459. Alors j'y suis, bureau 103. La commis m'accueille. Le bureau est vide. La plupart de ses collègues sont partis en vacances. Normal, nous sommes le 13 juillet. Le concept de vacances est complètement farfelu quand on passe ses journées à se chercher un emploi. Je lui explique que je suis venue lui demander de photocopier mes documents

originaux pour les ajouter à mon dossier. J'ai droit à quelques questions que j'oublie. Je dis «j'oublie», mais c'est surtout que je ne les ai pas totalement comprises. Elle parle anglais avec cette évidence qui me fait détester ce pays. Elle cherche mon dossier. Elle croit alors que je suis à l'emploi du conseil scolaire. Non, non, j'ai postulé en ligne, j'ai reçu un avis favorable du directeur des ressources humaines, même si, dans les faits, l'avis est daté de l'an dernier. Elle se tourne. Ouvre ses classeurs et trouve assez facilement mon dossier. Je suis impressionnée. J'existe dans leur système. Elle part photocopier mes documents. Mon dossier est devant moi. Elle l'a retourné pour que j'évite d'y jeter un coup d'œil. Grossière erreur. C'est mon dossier. Je reconnais même les photocopies de mes relevés de notes. Je tends la main et retourne le document: «I have flagged this candidacy. DO NOT HIRE.» Je rajoute ici des majuscules à ces trois petits mots qui m'ont catastrophée. En l'espace de quelques secondes, je comprends que je suis sur la liste noire. Exit toute possibilité d'emploi. J'enrage, mais je garde tout à l'intérieur. Pour l'instant, car quoi de mieux que de la fiction pour dévoiler les manigances de ce service des ressources inhumaines. Je comprends aussi très rapidement que toutes les écoles pour lesquelles j'ai travaillé ont fait la même chose. Un nom, un rejet, une liste, un courriel d'un secrétaire à son supérieur: cette fille-là, on ne l'embauche pas... jamais.

Cette escapade au bureau des ressources humaines est peut-être une fausse piste. Le texte que je cherche à écrire (encore faut-il accepter que j'en suis bien l'auteure et que celle-ci n'est pas morte, comme dirait Roland Barthes) dénonce sans dénoncer. Ce n'est pas le propos. Un retournement, comme celui de l'étoffe brodée qui laisse apparaître l'enchevêtrement des fils, à la manière de Schopenhauer qui avait justement comparé cette vision à la vie. La peur me prend. Et si mon texte n'avait rien d'original. Et si l'histoire que je porte est celle de milliers de travailleurs coincés par cet œcuménisme de la bêtise ordinaire? La fiction n'est pas là. Bon, un peu. Mais il faudra revenir en arrière. Vous aurez déjà compris que le plan de match se construira au fur et à mesure. La guerre sera littéraire ou ne sera pas.

Le Canada dit fêter ses 150 ans, alors que c'est faux (il s'agit seulement de la commémoration d'un projet de loi du Parlement britannique signé en 1867, approuvé par la Chambre des Lords et sanctionné par la reine Victoria, sans faire l'objet d'un consentement de la population). Le prétexte est suffisamment intéressant pour qu'une maison de disques lance une compilation musicale en omettant toute chanson qui ne serait pas dans la langue britannique du royaume des Angles et des Saxons. Alors que Claude François aurait répondu en chanson: «Comme d'habitude», l'Anglais fait les choses à sa façon: «My Way». Je n'ai pas oublié que je vis parmi les Métis de la Rivière-Rouge qui ont été les premiers à dénoncer cette confédération si complaisante.

Ce n'est bien entendu qu'un aperçu de ce qui m'habite et des complices dans des crimes de beauté que je recherche depuis que Saint-Denys Garneau est mort:

Écris. Ne permets pas qu'un moment de toi retourne au néant dont il semble venir. Quand une pensée ou un sentiment ou une impression traverse ton âme et que cela semble une partie de toi-même, une parcelle de ta vie, retiens-la, exprime-la autant que tu peux, donne-lui la forme la plus belle, si tu peux très belle. Et qu'au moins, de toi qui passe il demeure ces mots, cette beauté formelle, ou toutefois ce désir de créer de la beauté.
Saint-Denys Garneau, *Journal*, 26 août 1932

Que de noir dans tout cela! Tiens, ce matin un journaliste incompetent ne risque pas d'aborder la seule question qui vaille à un humoriste amateur de plagiat. Et l'humoriste de souligner son amitié avec Jerry Seinfeld. De la grande amitié... et de la traduction sans gêne.

Comme si je n'avais pas envie d'écrire. Et Edmond Rostand fait dire à Cyrano: «Non! non, c'est bien plus beau lorsque c'est inutile!» Et tout repart. Je saisis tout l'élan qui m'anime. L'impossibilité de dénoncer autrement. N'est-ce pas si simple? Encore ce matin (le même matin), j'appelle à la Direction des brevets d'enseignement du Manitoba. Josiane répond et s'excuse

de baragouiner sa langue maternelle. Désolé pour vous, ce n'est pas le sujet d'aujourd'hui, quoique, plus j'y pense, cela pourrait le devenir. Je suis maman; ma fille a un nouveau professeur qui ne sait pas conjuguer le verbe «enseigner», puis-je vous demander si elle est habilitée à enseigner? Non, répond-elle.

Que fait-on quand l'enseignante de votre enfant ne sait pas conjuguer ses verbes? Doit-on toujours l'écrire dans une nouvelle, un roman ou commettre un poème à son endroit? Les bien-pensants me recommandent de lui en parler ou d'en glisser un mot à son supérieur, alors que ce supérieur a justement recommandé l'embauche de cette ignorance ambulante. C'était peut-être même le critère d'embauche, comme c'est souvent le cas au Canada. Je vous vois déjà douter de mes paroles, alors j'explique. Il est de l'ordre des opinions reçues que la connaissance intéresse peu de monde, qu'elle a peu d'adeptes, du moins dans la culture nord-américaine. N'est-il pas de notre devoir de montrer que les choses qui se jouent dans le monde et dans le langage intéressent chacun? Tout le sens des mots, tout le sens des sujets, tous ceux qui nous habitent et qui influencent nos êtres se moquent de nos petites pensées et *habitus* du jour. L'état des problèmes de la connaissance montre le sous-développement de notre pensée et par conséquent, le sous-développement social.

Je connais des écrivains prétentieux qui n'écrivent pas. Un peu à la manière de Socrate qui considérait l'écriture comme un fomenteur d'insouciance, l'écrit venant a posteriori, né d'une action extérieure, réflexive, détachée du présent et surtout déconnectée de la réalité, comme le peintre et son tableau ou Magritte et sa pipe qui n'est pas une pipe. Et pourtant se remémorer, engager sa pensée, permet d'agiter la menace, de brandir le glaive ensanglanté de désenchantement. Alors ces écrivains ne se considèrent pas écrivains. Au mieux, ils se disent orateurs, quoiqu'ils écrivent et fort bien, mais que des textes transitifs, des articles de journaux oubliés et des commentaires de réseaux sociaux. Ils se considèrent nus lorsqu'ils livrent publiquement leurs textes. Comme si la critique allait fendre l'armure et qu'une fois couchés sur la page blanche, les mots

va-t'en-guerre étaient livrés à eux-mêmes, sans bataillon pour les défendre. Alors qui est le plus fort? Le soldat occis dans la vallée et dont le souvenir anonyme jouit d'un jour de novembre ou *Le dormeur du val* de Rimbaud?

Cher lecteur, vous m'accusez déjà du manque d'action. A moins de vous être déjà égaré parmi mes turpitudes. Chose certaine, je n'essaie pas de me replier sur moi-même et d'essayer d'approfondir les données de la conscience. Je pose un regard sur les manifestations de la vie humaine, ses institutions et la valeur de sa médiocrité pour élargir la connaissance de l'homme à partir de ce qui me paraît le plus humble et le plus misérable de sa condition. C'est le «cesser de vivre» qui provoque mes interrogations. Pourquoi les gens dorment-ils alors qu'ils devraient se sentir mourir éveillés?

Faudra-t-il constamment avancer dans la genèse de mes prétentions? Pierre Michon est l'écrivain français le plus talentueux de ce temps. C'est à se demander s'il faut épouser sa mélancolie. Et que dire de son style. Restons admirative: «Par-dessus tant d'épousées en couches et d'aïeules enterrées, nous nous faisons signe peut-être». Ce qui s'allonge ici se répand en esbroufe d'illettrée. Réitérer cet aveu permet au mieux d'accepter l'imperfection, l'impertinence qui m'habite. Raymond Devos: «Vous voudriez que je fasse comme tous ceux qui n'ont rien à dire et qui le gardent pour eux? Eh bien, non! Mesdames et messieurs, moi, lorsque je n'ai rien à dire, je veux qu'on le sache! Je veux en faire profiter les autres!» Et dire qu'à la base d'un livre qui se vend bien, il y a plaisir, il y a émotion. Je vous ai lue et je suis émue. Cette émotion n'est ni volonté ni fausseté fomentée dans un laboratoire d'écriture. Le vrai du bout des doigts. Le décousu du hasard du mot qui s'impose, d'une palpitation qui m'anime. Comprendre la puissance de mon oisiveté, à la manière d'une chanson de Jacques Bertin:

*Je voudrais une fête étrange et très calme
Avec des musiciens silencieux et doux
Ce serait par un soir d'automne un dimanche
Un manège très lent, une fine musique.*

Écrivain et professeur, **Laurent Poliquin** a fait paraître une douzaine de livres, parmi lesquels *La Métisse filante* (L'Harmattan, 2008), *Orpailleur de bisous* (L'Interligne, 2010) *Marchand d'intensité* (L'Harmattan 2012), *Le Maniement des larmes* (Plaines, 2013) et *De l'amuïssement des certitudes* (Jacques André éditeur, 2014), œuvre pour laquelle il a remporté le Prix Rue-Deschambault 2015. Finaliste au Prix du Canada 2018, il a reçu le Prix d'auteurs pour l'édition savante pour sa monographie *De l'impuissance à l'autonomie: évolution culturelle et enjeux identitaires des minorités canadiennes-françaises* (Prise de Parole, 2017).